



HAL
open science

Chicano, la quête d'un nom. Les formes anthropologiques et sociales d'une représentation

Marta López Izquierdo

► **To cite this version:**

Marta López Izquierdo. Chicano, la quête d'un nom. Les formes anthropologiques et sociales d'une représentation. Marie-Christine Bornes Varol. Chocs de langues et de cultures? Un discours de la méthode, Presses Universitaires de Vincennes, pp.203-231, 2011, Culture et Société, 9782842922771. hal-01711075

HAL Id: hal-01711075

<https://hal.science/hal-01711075>

Submitted on 8 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LA DIRECTION DE
MARIE-CHRISTINE BORNES VAROL

CHOCS DE LANGUES ET DE CULTURES ?



Culture et Société



CHOCs DE LANGUES ET DE CULTURES ?

Un discours de la méthode

N'EN DÉPLAISE AUX théoriciens du choc des civilisations et des dégâts de la mondialisation, les contacts linguistiques et culturels ont toujours été la norme et non l'exception. Ainsi s'explique sans doute l'aptitude humaine à s'y adapter et à construire de la cohérence, de manière naturelle, voire largement inconsciente et quasi imperceptible.

Les auteurs de ce livre – fruit de cinq années de réflexion collective – en témoignent, à l'aide d'exemples de sociétés et d'individus très différents vivant sur des aires géographiques sans rapport entre elles, dont le seul point commun est de présenter des situations de contact très compliquées. Qu'ils traitent des pygmées Aka, des migrants chinois ou mexicains, des danseurs yéménites, des musiciens maalé, ou des Judéo-Espagnols de Turquie, ces spécialistes forts de leurs recherches de terrain et de leur expérience s'attachent en effet à décrire les processus discrets, complexes et nuancés par lesquels les individus s'articulent en permanence les uns aux autres, fabriquent du même avec de l'autre ou parviennent à rester eux-mêmes tout en devenant l'Autre.

Professeur à l'INALCO, Marie-Christine Bornes Varol est une experte reconnue du judéo-espagnol. On lui doit, outre un Manuel de judéo-espagnol (langue et culture), de nombreux articles sur cette langue ainsi qu'un livre, Le Judéo-espagnol d'Istanbul (Peter Lang, 2009). Son dernier ouvrage, Le Proverbier glosé de Madame Flore Gueron Yeshua (Geuthner, 2010), montre qu'elle s'intéresse également à la diffusion des héritages culturels en Méditerranée.

« Culture et Société »

www.puv-editions.fr

ISBN 978-2-84292-277-1
ISSN 0993-6416



9

31 €



PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE VINCENNES

CHICANO : LA QUÊTE D'UN NOM
Les formes anthropologiques et linguistiques
d'une représentation

Marta López Izquierdo

Dans ce travail, je m'intéresse à une situation linguistique de contact et à ses formes historiques, ethnologiques et sociales. Les comportements linguistiques des communautés hispaniques dans le Sud-Ouest des États-Unis s'inscrivent dans un cadre énonciatif complexe qui demande une approche multidisciplinaire. Je m'intéresserai ici, concrètement, à un terme identitaire utilisé par certains membres de ces communautés, *chicano*, dont l'émergence et les emplois ne peuvent être compris sans prendre en compte les multiples facteurs intervenant dans le processus d'innovation linguistique.

Les communautés hispaniques dans le Sud-Ouest des États-Unis présentent une grande diversité par leur origine géographique, par la date et les modalités d'entrée dans le pays d'accueil, par leur lieu et leurs conditions d'implantation.

Pour certaines de ces communautés, la présence sur ces terres remonte à la période hispanique, voire préhispanique, car les territoires allant du Texas à la Californie appartenaient à la Nouvelle-Espagne, puis au Mexique, après son indépendance de

l'Espagne en 1821¹. Après l'annexion au XIX^e siècle par les États-Unis, les Mexicains habitant ces territoires, et parlant l'espagnol ou une langue amérindienne, purent rester sur leurs terres et devenir citoyens américains ou les abandonner et se replier vers le Sud du Mexique. À ces populations, il est venu s'ajouter grand nombre d'immigrants, du Mexique ou d'autres pays de l'Amérique Latine, tout au long du XIX^e et du XX^e siècle, fuyant les guerres ou cherchant à améliorer leurs conditions de vie.

Les « *Hispanics* »² représentaient en 2010 16,3 % de la population du pays. En Californie, 37,6 % de la population se dit être de cette origine. Les Mexicains forment le groupe le plus important (onze millions sur un total de treize millions de *Hispanics* en Californie sont d'origine mexicaine). À ces chiffres, il faut ajouter un nombre non déterminé d'immigrants illégaux, non recensés. Selon les dernières estimations, il y aurait huit millions d'immigrants clandestins aux États-Unis, dont la moitié en provenance du Mexique³.

Le contact linguistique qui résulte de cette situation peut se produire selon des circonstances extrêmement variées. L'hétérogénéité des populations hispaniques aux États-Unis a justement été mise en relief par de nombreux auteurs, mais elle semble s'organiser en profondeur selon un *continuum* à la fois historique, géographique, ethnique et culturel, qui reproduit des processus cycliques sur plusieurs générations.

1. Le Mexique s'est vu privé de près de la moitié de son territoire par l'expansion du puissant voisin du nord. D'abord, par la perte du Texas, en 1836. Plus tard, après la guerre de 1846-1848 entre le Mexique et les États-Unis, par la perte de ce que sont aujourd'hui les États de l'Arizona, de l'Utah, du Nevada, du nord de la Californie et d'une partie du Nouveau Mexique, le Colorado et le Wyoming (cf. carte, p. 229). Le Traité de Guadalupe-Hidalgo, signé à la fin de la guerre entre les deux pays, garantissait le respect des droits et des propriétés des nouveaux citoyens (cf. *infra*).
2. Terme employé par l'administration américaine pour toute personne se reconnaissant de langue espagnole ou descendant d'hispanophones. À partir de 2000, on trouve aussi le terme *Latino* à côté de *Hispanic*. Cf. www.census.gov. Autres provenances pour les *Hispanics*: Amérique du Sud, Amérique Centrale, Cuba, Porto Rico.
3. Vagnoux 2003 : 269.

Par ailleurs, la diversité des parcours individuels ne peut pas se réduire aux variables sociolinguistiques généralement appliquées, comme l'âge, le sexe, l'origine sociale ou socioéconomique⁴. L'apparition dans ces communautés de pratiques bilingues et de certains termes, comme *chicano*, répond à des stratégies identitaires en construction, d'où le besoin d'inclure dans leur étude des catégories ethnologiques, comme l'origine ethnique, le rapport à l'histoire de la communauté, le degré de métissage culturel et linguistique...

Continuités historiques

1. Premiers colons

En Californie, la présence hispanique remonte à 1769, date qui marque le début de la colonisation espagnole de la région⁵. Les terres jusqu'alors habitées par des Indiens de différentes ethnies et parlant plusieurs dizaines de langues différentes⁶ sont progressivement occupées par les missionnaires du père Junípero Sierra et ses successeurs qui, en l'espace de cinquante ans, fondent vingt et une missions le long de la côte californienne : San Diego de Alcalá (aujourd'hui la ville de San Diego), Nuestra Señora de Los Angeles (aujourd'hui Los Angeles), Santa Bárbara, Monterrey, San José, San Francisco, Sonoma... Le gouvernement espagnol

4. W. Labov considère que l'ethnicité ne peut pas être considérée comme un principe général de changement linguistique : « If there is a general principle to be extracted from the study of ethnicity in New York, Boston, Grand Rapids, and Philadelphia, it is a negative one. Despite the fact that ethnicity is logically linked to the differentiation of language behavior through use and knowledge of the immigrant language, it has proved to be weaker and less general in its effects than gender, age, and social class, which have no inherent connection with linguistic differentiation » (Labov 2001 : 259).
5. Avant cette date, une expédition avait été envoyée par Hernán Cortés après son arrivée au Mexique en 1519.
6. Appartenant à plusieurs familles de langues différentes, dont la famille Athabaskan-Eyak-Tinglit, la famille Uto-Aztèque, et la famille Yuman-Cochimi (Mithun 1999).

entendait ainsi faire avancer leurs frontières, tout en s'appropriant les terres indiennes et en convertissant les natifs.

Les premiers colons sont des métis très pauvres, originaires du Mexique, à qui le gouvernement espagnol a promis du bétail. La région suscitait néanmoins peu d'attrait : à la veille de l'Indépendance du Mexique, en 1821, quelques trois mille Mexicains habitaient la Californie. À leur tête, des Espagnols, propriétaires de grandes extensions de terre, les *ranchos* ou *haciendas*, obtenues en récompense pour leurs services dans l'Armée espagnole, et que l'on appelait les (E) *Californios*⁷. La masse des travailleurs était composée de Métis et « en bas de l'échelle » se trouvaient les Indiens, mal payés, endettés par le système de la (E) *tienda de raya des haciendas*⁸, comme dans les autres régions du Mexique et de l'Amérique espagnole.

Commence alors un mouvement migratoire des États-Unis vers la Californie. Des hommes seuls, d'abord, qui, bien accueillis par l'élite espagnole, se naturalisent et se convertissent au catholicisme. Ils contractent des mariages mixtes et accèdent à la propriété terrienne. Mais à partir de 1840, ce mouvement migratoire s'intensifie : ce sont maintenant des groupes d'Américains, des familles entières qui s'établissent dans la région et prétendent transformer le pays en accord avec leur propre culture. Ce processus aboutira en 1846 à la rébellion du « Drapeau de l'Ours » [(A) *Bear Flag*], tentative de prise de pouvoir par les nouveaux colons. À la même époque, et conformément aux idéaux de la « destinée manifeste » [(A) *Manifest Destiny*]⁹, commence également l'occupation du Texas. Les affrontements entre les États-Unis et le Mexique se conclurent, après deux années de guerre, par le traité de Guadalupe-Hidalgo en 1848.

7. Abréviations utilisées : (A) : anglais, (E) : espagnol.

8. Magasin d'approvisionnement à l'intérieur des (E) *haciendas*, où les travailleurs étaient obligés d'acheter, ce qui conduisait à leur endettement chronique.

9. La progression des colons nord-américains vers l'Ouest prend appui sur le principe de la « destinée manifeste », explicitement énoncée pour la première fois par le journaliste et diplomate John L. O'Sullivan en 1845. Selon cette idée, la Providence a fait de l'Amérique le dépôt des idéaux démocratiques, qu'elle se doit de répandre sur tout le continent.

Le traité garantissait aux Mexicains en territoire maintenant américain le droit de citoyenneté et la possibilité de garder leurs possessions. Dans la pratique, ils deviendront des « étrangers sur leur propre terre¹⁰ » : lorsque le Sénat américain ratifie le traité, l'article 10, où s'affirmait le respect des propriétés mexicaines, est remplacé par un protocole qui « permettait » (mais ne garantissait pas) la validation des titres de propriété mexicains par les tribunaux nord-américains. Dans les faits, les titres de propriété des anciens Mexicains ne sont pas reconnus par les cours de justice américaines ou seulement après des longs procès ruineux (d'une durée moyenne de dix-sept ans).

À la fin des années 1840, la ruée vers l'or fait des Mexicains une minorité de plus en plus marginalisée en Californie. Au début du xx^e siècle, leur prolétarianisation est quasiment achevée : ils travaillent comme ouvriers sur les terres des nouveaux maîtres, ou dans l'élevage, la construction des chemins de fer, les mines...

Dans cette histoire de dominations successives qui se prolonge depuis des siècles (les Indiens dominés par les Espagnols dominés par les Américains), un point d'inflexion semble se produire. Dans une modification des rapports de force, les Mexicains, métis d'Indiens et d'Espagnols, voient s'accroître leur nombre, leur présence culturelle, leur influence politique. Face à cette montée en nombre, beaucoup d'habitants de la Californie sentent le mode de vie et la suprématie socioculturelle du modèle blanc anglo-saxon menacés. Depuis plus d'une décennie, des mesures dites « défensives » sont votées dans l'État californien : en 1987, l'anglais est déclaré langue officielle de l'État¹¹ ; en 1994, on refuse l'accès aux soins et à l'éducation aux immigrants sans papiers (initiative paradoxalement appelée SOS [*Save Our State*]), 1996 : interdiction de la (A) *affirmative action* (discrimination positive) ;

10. Acuña 2000 : 20.

11. L'anglais a été traditionnellement considéré comme la « langue commune » du pays. C'est très récemment que des initiatives pour faire de l'anglais la langue officielle des États-Unis ont vu le jour : une proposition fédérale approuvée par le Congrès en 1997 (*The Bill Emerson English Language Empowerment*, 1996) fut rejetée par le Sénat plus tard.

1998 : interdiction de l'éducation bilingue¹²... Ces mesures annulent les lois de protection des minorités approuvées suite aux revendications des activistes des *Chicanos* dans les années soixante¹³.

2. Les routes vers el Norte

Au départ des États mexicains de Jalisco, Tabasco, Michoacán ou de plus loin encore : El Salvador, Nicaragua, Colombie... une marée humaine se dirige vers le nord, par bateau, par avion, par les routes, beaucoup, les plus pauvres, à pied. Ils suivent des routes migratoires très anciennes, qui traversent la Mésoamérique et convergent vers les deux villes-frontière de Tijuana et Ciudad Juárez. Fin de parcours pour beaucoup. Trous de misère.

Les routes vers le nord sont des chemins ancestraux. Les Indiens nomades du Nord du Mexique, ceux que les Aztèques, oublieux de leur propre passé, considéraient comme des sauvages¹⁴, allaient et venaient, au gré des saisons, de Basse en Haute Californie. Les commerçants de la Vice-Royauté du Mexique allaient de la capitale vers les États du Nord, riches en mines, et au-delà, jusqu'à Santa Fé (Nouveau Mexique)¹⁵. Aujourd'hui, coupant ces routes, s'élève un mur en tôle, construit avec les résidus d'une piste d'atterrissage utilisée dans le désert irakien, pendant la première guerre du Golfe. Ce mur est l'aboutissement d'une politique migratoire de plus en plus restrictive de la part des États-Unis. Pour l'administration Clinton qui l'a fait construire, c'est (A) *Gatekeeper*, le gardien des portes. Pour les migrants et leurs descendants, c'est (E) *la línea*, la ligne, ou encore (A) *the hyphen*, le tiret, ce qui voulant

12. Toutes ces mesures ont fait l'objet de référendums suite à des propositions de loi faites généralement par des groupes conservateurs.

13. Cf. *infra*, p. 215.

14. Les Aztèques étaient la dernière des sept tribus nahuas à entrer dans l'Anáhuac. Elles recevaient le nom de *Chichimecas*, 'barbares'.

15. Des caravanes régulières de mulets entre Chihuahua et Santa Fé transportaient des produits manufacturés par les Indiens du Nord (peaux, couvertures...). Santa Fé se trouvait sur la route vers le nord, voie d'accès aussi aux territoires français du Mississippi.

séparer, réunit, ce qui rend composite et hybride, comme dans « mexico-américain ».

¿*Quién le pone puertas al campo?* Qui peut mettre des portes aux champs?, demande un proverbe espagnol. Malgré l'instauration d'une nouvelle frontière par le traité de Guadalupe-Hidalgo, dans un premier temps les Mexicains suivent librement leur route vers le nord. Pendant la révolution mexicaine de 1910 et la guerre qui s'ensuit jusqu'en 1920, les Mexicains traversent par milliers la frontière. Le besoin de main-d'œuvre étrangère s'interrompt brusquement en 1929 et des rapatriements forcés s'appliquent à des familles entières, y compris aux enfants et aux jeunes nés aux États-Unis.

Cet épisode marque le début d'une politique migratoire qui tente d'endiguer le flux des populations. Les deux pays, le Mexique et les États-Unis, signent des accords pour employer une main-d'œuvre paysanne de façon temporelle, les (E) *braceros*, entre 1942 et 1964. Beaucoup d'autres, ne pouvant pas obtenir l'autorisation de travail nécessaire, décident de traverser illégalement : à partir des années cinquante, les (E) *mojados* 'mouillés' ou, en anglais, *wet back*, 'dos mouillés', traversent à la nage le Río Grande, appelé aussi Río Bravo, fleuve frontière à double face, comme ses riverains. Dans un enchaînement presque inévitable, à l'apparition du *mojado* succède celle de la police américaine de frontière : (A) *border patrol* (surnommée par les Mexicains (E) *la migra*), puis celle du (E) *coyote* ou passeur.

En 1964, les statuts migratoires se complexifient. Ils provoquent une inégalité de plus en plus grande parmi les migrants : l'immigrant avec une carte verte est autorisé à travailler et à résider de façon permanente sur le territoire des États-Unis tandis que le (A) *commuter* se retrouve avec un permis de travail permanent, mais sans autorisation de résidence. Ils sont des milliers à rentrer chaque jour au Mexique après le travail : les files d'attente se prolongent parfois pendant des heures à Tijuana, Nogales, Ciudad Juárez... tout au long de la *línea*, ce mince miroir où se regardent face à face les villes prospères du Nord et leurs doubles tourmentés du Sud.

Pour la société des États-Unis, la migration devient le grand problème national à partir des années 1980, tout comme la « menace terroriste » après 2001. Des mouvements « nativistes », anti-immigrants et à caractère raciste, surgissent en Californie. Pour continuer à employer une main-d'œuvre à faible coût, tout en limitant l'entrée des immigrants, le gouvernement des États-Unis, en accord avec le Mexique, finance des usines d'assemblage sur territoire mexicain, le long de la frontière. L'accord est baptisé (A) PIB ou *Border Industrialization Program*. Ainsi sont nées les (E) *maquiladoras* (de l'espagnol médiéval *maquila* 'portion de farine que le meunier reçoit en échange de son service'), des entreprises hybrides, ce qui correspond à leur condition frontalière, à capital majoritairement américain, parfois aussi canadien, japonais ou coréen, mais dont les salaires et les conditions de travail des employés seraient inacceptables dans ces pays. Échange inégal qui laisse une maigre *maquila* à l'ouvrier, au prix d'une forte pollution et de maladies graves liées à la manipulation de substances dangereuses.

L'exode se poursuit jusqu'à aujourd'hui, malgré les mesures migratoires. Des hommes, des femmes et des enfants contournent le mur à Tijuana et s'aventurent dans le désert, suivant les consignes de passeurs peu scrupuleux. Les morts sont nombreux.

Les témoignages des migrants de retour dans leur pays, les contacts avec les membres de la famille, du village, installés de l'autre côté de la frontière, le mirage des richesses à la portée de tous, fonctionnent comme un puissant appel depuis des générations : les *braceros* de 1947, de retour dans leurs villages, provoquent l'admiration de leurs voisins par leurs habits, leur argent, leurs récits sur le pays du nord. En 2004, une jeune femme mexicaine, installée aux États-Unis, me raconte le rôle déterminant que des récits semblables, mais deux générations plus tard, ont joué dans sa décision de départ.

Cette migration ininterrompue, dans son mouvement continu vers le nord, génère pourtant des figures « hispaniques » très diverses, selon qu'elles descendent des premiers Californiens, ou d'immigrants de première, deuxième ou troisième génération,

selon qu'ils sont autorisés à résider dans les États-Unis ou qui doivent traverser chaque jour la frontière après le travail. Souvent, au sein d'une même famille, les générations successives mènent des vies de va-et-vient, entre un petit village mexicain à Jalisco et Boyle Heights, le quartier hispanique de Los Angeles. Toutes les combinaisons sont possibles : un grand-père mexicain immigré aux États-Unis, un père né aux États-Unis et un fils né au Mexique puis élevé aux États-Unis ; des parents rentrés au Mexique à l'âge de la retraite ; des frères et sœurs de nationalités différentes, avec des visas de séjour plus ou moins long selon leur année de naissance, très souvent séparés par une frontière ; quatre frères d'une famille de Tijuana, dont le plus jeune est américain et veut devenir membre de la *migra*, police de frontière ; des immigrants enrichis qui achètent une maison secondaire en Baja California (Mexique), près de la mer, et s'y rendent chaque week-end...

3. Le déclin du dieu Coyotl

Avec les migrants, grand nombre d'éléments culturels se transforment au contact des diverses communautés. Ainsi, l'image du coyote, élément de la culture indienne que se sont réappropriés les nouveaux habitants.

Le coyote, du nahuatl¹⁶ *coyotl*, est une espèce endémique de l'Amérique du Nord, considérée comme une divinité dans les mythologies indigènes de ce continent. En Basse Californie (Mexique), les Indiens font coïncider l'origine du monde avec l'apparition du dieu *melti-?ipá-jalá(u)* 'coyote-gens-lune', arrivant au milieu de la nuit un sceptre à la main. De l'autre côté de la frontière, chez les Indiens Hopi ou Navajo, par exemple, il est le protagoniste de nombreux récits mythologiques.

Selon le chercheur américain K. L. Luckert, le rôle du coyote dans la cosmogonie indienne se dégrade au moment où l'homme blanc entre en contact avec les Indiens : dans une première étape,

16. Langue des anciens Aztèques, que nous représenterons désormais par (N). L'ensemble des dialectes de cette langue, parlés encore aujourd'hui, sont regroupés sous le terme de nahua [(NA) dans notre texte].

avant l'arrivée de l'homme blanc, le coyote est placé au-dessus de l'homme, comme un dieu ou un héros. Par la suite, il devient l'égal de l'homme, et représente un personnage ambigu, astucieux, mais tricheur. À l'époque où s'achève la destruction des communautés indiennes, le coyote occupe une place *infra* humaine et est associé aux excréments et aux cadavres.

Au Mexique et aux États-Unis on a donné du coyote une représentation ambiguë. Au Mexique, on appelle coyote un quémandeur ou un vendeur de devises au marché noir. *Ser coyote* 'être coyote' ou *coyotear* 'faire le coyote' s'applique aux pique-assiettes. Le proverbe *No hay que abrirle los ojos al coyote* 'il ne faut pas ouvrir les yeux du coyote' conseille de ne pas donner à notre ennemi des informations qu'il pourra utiliser pour nous vaincre. Aux États-Unis, la Warner Brothers crée le dessin animé (A) *Road Runner and Wile E. Coyote* (*Will le Coyote*, en français), qui met en scène la chasse toujours frustrée du coyote dans les déserts du Sud-Ouest du pays¹⁷. Son créateur, Chuck Jones¹⁸, caractérise le personnage du coyote par son ineptie et par l'inefficacité de ses ruses. L'astuce mythique du chasseur est ainsi tournée en ridicule par un simple oiseau à l'allure stupide, d'où évidemment le comique du dessin animé. Signalons finalement que le nom de *coyote* s'utilise au Nouveau-Mexique pour désigner le métis d'origine hispanique et anglo-saxonne.

La frontière crée aussi sa propre image du coyote, mais l'inscrit dans ce même processus de déclin, poursuivant la dégradation du mythe indien. Lorsque commence l'immigration illégale aux années cinquante, un élément devient clé : le (E) *contratista* ou (E) *enganchista*, c'est-à-dire, l'employeur, mexicano-américain et hispanophone, qui organise les déplacements d'illégaux, obtient des faux-papiers et crée des camps cachés pour les loger.

Plus tard, apparaît la figure du passeur. On l'appelle le *coyote*, et ses clients, parfois ses victimes, sont des (E) *pollos*, des 'poulets'. Avec la surveillance accrue de la frontière par les services d'immigration

17. Le premier épisode *Fast and Furry-ous* apparaît en 1949.

18. Chuck Jones, 1989.

américains, leurs méthodes se font de plus en plus périlleuses : les immigrants sont attachés sous les véhicules, cachés dans les coffres des voitures, ou tout simplement abandonnés à leur sort au milieu du désert avec de vagues indications sur le chemin à suivre. Si autrefois ces *coyotes* jouissaient d'une certaine considération, parce que « leur courage et leur astuce permettaient à beaucoup de gens d'accéder à une vie meilleure », dit un ancien *coyote*, aujourd'hui ils « ne respectent plus les règles », leurs « tarifs » sont de plus en plus élevés en échange d'une intervention limitée, de moins en moins fiable. L'image ambiguë que l'on associait par le passé au coyote, d'admiration mêlée de méfiance, semble être devenue, pour les immigrants de la frontière, la figure du dernier recours.

Dans sa continuité et ses transformations, l'image du *coyote* est à la fois le reflet du passé indien et du contact entre les communautés des deux côtés de la frontière. Beaucoup d'autres éléments culturels se nourrissent de cette même tension : le style musical *Nortec*, mélange de musique techno et du genre musical (E) *norteño* 'du nord', traditionnel, de la région de Tijuana ; le style architectural (A) *Mission*, avec des éléments hispanisants adaptés aux réalités californiennes ; les fresques murales de tradition mexicaine comme forme de revendication politique dans les villes des États-Unis.

Stratégies identitaires et innovation linguistique

Dans ce contexte multiforme, aux tensions en même temps destructrices et créatrices, les communautés « hispaniques » élaborent aux États-Unis des structures identitaires, des stratégies pour se définir en tant que groupes, en tant qu'individus. Les associations communautaires, la réappropriation des espaces urbains ou encore la construction d'une dénomination identitaire en sont autant d'exemples.

1. « Pour la race et par la race »

Dans les populations d'origine mexicaine, l'organisation en sociétés d'entraide commence au début du XIX^e siècle. Depuis, des associations, souvent locales ou régionales, se sont multipliées

jusqu'à nos jours, montrant une grande hétérogénéité de principes et d'objectifs. Certaines prôchent l'intégration et l'assimilation totale dans la société américaine ; d'autres, à l'extrême opposé, affichent une attitude militante et se réclament de culture mexicaine. Entre les deux pôles, nombreux sont ceux qui défendent la possibilité d'une société pluriculturelle et qui cherchent à améliorer les conditions socioéconomiques des Mexico-Américains.

Les plus anciennes sociétés, les (E) *mutualistas*, les 'mutuelles', fleurissent dans tous les anciens États mexicains annexés en 1848. Sous leur devise (E) « *Por la raza et para la raza* », 'par la race et pour la race'¹⁹, elles entendent se protéger contre les abus des nouveaux gouvernants et constituent pour cela des réseaux de solidarité ethnique qui proposent des aides financières ponctuelles à des individus en difficulté (hospitalisations, funérailles, prêts à faible intérêt).

Pendant la seconde guerre mondiale, les Mexico-Américains sont surreprésentés au front. Pour beaucoup, il s'agit d'un moyen d'obtenir la citoyenneté américaine. Le conflit permet aussi l'accès de ces populations, notamment des femmes, à des postes de travail peu accessibles jusqu'alors. Il s'ensuit une amélioration de leur situation socioéconomique et une meilleure intégration. Après la guerre, les vétérans créent des associations ayant pour but l'assimilation de leur communauté par leur participation dans la vie politique et sociale du pays, comme le montrent les noms choisis : (A) *Mexican American Political Association*, *American G. I. Forum*, *Political Association of Spanish-Speaking Organizations*...

La génération suivante voit émerger une classe moyenne, dont les enfants ont accès aux universités. C'est ici que naissent les organisations militantes des jeunes mexico-américains qui

19. L'emploi du mot espagnol *raza* 'race' représente pour les descendants des Mexicains une identité ethnique mixte, née de la rencontre des Indiens américains et des Espagnols. La fête du (E) *Día de la raza* 'jour de la race' célèbre ainsi l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique et la rencontre de deux peuples. Aujourd'hui, dans le langage courant des Mexico-américains, *la raza* désigne 'nos gens', définis en termes d'appartenance culturelle plutôt que raciale et comporte une forte composante de revendication politique. Cf. Nova 2003 :20-21.

reprennent à leur compte la dénomination de *Chicano*²⁰. Dans un premier temps, ils exigent l'application de mesures de discrimination positive à leur égard, comme c'était le cas pour les populations noires. Le (E) *Movimiento Estudiantil Chicano de Aztlán* (*Mecha*) demande également la création de départements d'études consacrées à l'histoire, la culture, la langue des Chicanos. Les universités américaines les plus prestigieuses comptent aujourd'hui un département de *Chicano Studies*, ainsi que de *Black Studies*, *Women Studies*... Suivront d'autres revendications politiques, comme celles conduites par le syndicaliste César Chávez, fondateur de l'(A) *United Farm Workers* de Californie²¹. À cette époque, le (A) *Bilingual Education Act* reconnaissant le droit à l'éducation bilingue pour les descendants d'hispanophones entre en vigueur²². Ce renouveau d'intérêt pour la culture mexicaine conduit à la floraison d'un mouvement artistique *chicano* important, qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui²³.

2. La vie de quartier

L'organisation de la communauté se fait également par l'appropriation de l'espace urbain qui leur est imposé dans un premier temps.

La création dans les villes de (E) *barrios*, c'est-à-dire de 'quartiers hispaniques', répondait à une volonté de ségrégation raciale agissant dès la fin du XIX^e siècle. On y a construit des écoles pour les enfants des Mexicains, destinées à former des ouvriers et à limiter leur progression sociale.

Avec le temps, ces *barrios* deviennent l'espace de reconstitution d'une identité collective, où la *colonia mexicana*, 'la communauté mexicaine en exil', garde ses festivités. Ainsi, celle du 16 septembre,

20. Sur l'origine et les divers emplois de cette forme, cf. *infra*, p. 216.

21. À la même époque, d'autres leaders *chicanos* apparaissent dans les autres États à forte présence mexicaine : Reies López Tijerina au Nouveau Mexique, Rodolfo « Corky » González au Colorado, José Angel Gutiérrez au Texas.

22. Rappelons qu'il a été récemment annulé en Californie, cf. *supra*, p. 207.

23. Citons quelques noms d'écrivains : Richard Vásquez, Jose Antonio Villarreal, Sergio Elizondo, Bruce-Novoa, Luis J. Rodríguez, Denise Chávez, etc.

jour de l'indépendance mexicaine de la couronne espagnole (elle est aujourd'hui reconnue comme fête nationale sous le nom paradoxal de « Jour de l'héritage hispanique »). Les cafés, les marchés, les églises avec les (E) *santitos* mexicains, la *Virgen de Guadalupe*, Vierge mexicaine, à la peau basanée, l'emploi dominant de l'espagnol, mais aussi de l'anglais représentent autant d'éléments recontextualisés, qui permettent de réinventer une nouvelle mexicanité de l'autre côté de la frontière²⁴.

3. De *mexica* à *chicano* : les avatars d'un peuple

Au croisement de multiples regards, l'acte de nommer l'autre, de se nommer, met en présence un ensemble varié de termes, anciens et nouveaux, aux sens constamment réactualisés. Dans la rue, les journaux, les écrits administratifs ou académiques, les noms de *latino*, *chicano*, *pachuco*, *hispanic*, *pocho*, *mexicano*, *Mexican-American*, *pinto*, *cholo*, *californios*, *spanish*, *greasers*... redéfinissent, chacun à leur manière, cet ensemble de populations, vaste et peu homogène, dont le seul trait commun est d'avoir une ascendance hispanique. « L'autre » est de son côté appelé le *norteamericano*, le *gringo*, le *gabacho*, le *yankee*, l'*anglo*...

À l'origine de ces noms, on trouve une réalité multilingue, faite de langues indigènes et de différentes variétés d'espagnol et d'anglais. Ils reflètent, dans les usages qu'en font les locuteurs depuis leur apparition jusqu'à aujourd'hui, autant de quêtes identitaires qui se poursuivent encore.

L'histoire du mot *chicano* est particulièrement représentative de cette identité en devenir, comme en témoigne son évolution en même temps phonétique et sémantique. La double face du signe linguistique est entraînée par une succession de modifications opérant à grande vitesse (à peine un siècle) et montrant la plasticité du matériau linguistique dans les mains, ou devrions-nous dire, les bouches, des locuteurs.

24. Une jeune femme à San Diego, à qui j'ai demandé de se définir ethniquement, se disait « Mexicaine ». À ma demande de précisions, elle répond : « Mais Mexicaine d'ici (États-Unis), pas comme ceux de là-bas (Mexique). »

Son origine nous fait remonter à l'adjectif espagnol *mexicano* 'Mexicain', dérivé du nom que les Aztèques se donnaient en parlant d'eux-mêmes [me'ʃika]²⁵ et que les Espagnols au XVI^e siècle ont transcrit comme [meʃi'kano]. À la fin du XVI^e siècle, la palatale fricative sourde [ʃ], proche du phonème nahuatl, disparaît de la langue espagnole et est remplacée par une vélaire fricative sourde [x], écrite <j> ou <g>. Ainsi, en espagnol standard contemporain, on prononce [mexi'kano], écrit partout *mejicano* sauf au Mexique, où on a conservé l'ancienne graphie avec <x>, *mexicano*, comme un signe identitaire, en souvenir, disent certains, de la tradition nahuatl.

Ce sont précisément des locuteurs bilingues espagnol-nahua qui semblent être à l'origine du terme *chicano*. C'était le cas des premiers *braceros*, entrés aux États-Unis dans les années 1930, lesquels se nommaient dans leur dialecte [meʃi:'kanos], ré-introduisant la fricative palatale sourde du nahua [ʃ], à la place du [x] espagnol. Utilisé alors pour désigner une appartenance ethnique de façon non connotée²⁶, ce nom adopte une forme raccourcie, *chicano* [ci'kano], phonétiquement hispanisée par le durcissement de la palatale initiale, qui passe de fricative [ʃ] à l'affriquée espagnole [ç]²⁷.

Très tôt, *chicano* a servi à désigner de façon péjorative les Mexicains nouvellement arrivés, originaires des milieux ruraux pauvres, et plus proches de la culture mexicaine indienne que mexicaine espagnole. Le terme permettait ainsi de les opposer aux citoyens américains d'origine mexicaine, installés de longue date dans le pays du Nord.

25. Suivant les usages le plus répandus en linguistique, je représente les transcriptions phonétiques et les sons entre crochets, [], les transcriptions phonologiques et les phonèmes entre barres, / /, et les graphies entre parenthèses, < >.

26. « The term then was merely a term of ethnic identification and not meant in any way a demean », Edward-Simmen, 1972 ; « In the 1920s and 1930s it was an in-group term used by Americans of Mexican descent to refer to themselves and was not derogatory. Some time afterwards the meaning changed and became somewhat disrespectful », H. Polkinhorn *et al.*, s/v *Chicano*.

27. J'utilise le symbole [ç] pour représenter la prépalatale affriquée espagnole, monophonématique, et la différencier de la linguo-alvéolaire affriquée anglaise, [tʃ].

Les connotations négatives du mot se sont ramifiées lorsqu'il entre dans le jargon des bandes de jeunes *pachucos*²⁸, d'origine mexicaine, dans les bas quartiers des villes. Il devient alors un marqueur générationnel, porteur d'identité pour les jeunes, et au contraire stigmatisant pour la génération ancienne :

Les Chicanos sont des Mexico-Américains qui ne pensent pas à l'avenir, qui sont paresseux et manquent d'ambition.

C'est un mot comme Pachuco, sauf que maintenant ils [les jeunes] n'utilisent plus Pachuco, mais Chicano²⁹.

Déclarations citées par Galván (1973)

Le sens négatif est profondément inscrit dans la structure phonétique du mot, selon R.A. Galván³⁰, qui y voit des références scatologiques latentes : *chi* rappelle l'expression *hacer chi* 'faire pipi', usitée au Texas et au Mexique, et connue également avec ce sens dans le langage infantile en Espagne (*chis*) ; *ca* est utilisée souvent dans le langage populaire à l'intérieur d'expressions détournées qui renvoient au verbe *cagar* 'chier' : *me caso* littéralement 'je me marie', mais de façon latente 'je chie sur...', 'ça me fait chier', *me cacho*, *mecachis*, formes comparables à la précédente, avec *ca* et *chis* ensemble dans le deuxième cas, etc. Finalement, le suffixe *-ano* qui permet de dériver des adjectifs dénominaux souvent gentilices en espagnol (E) *México* > *mexicano*, *América* > *americano*...) coïncide par sa forme avec le substantif *anò* 'anus'.

Sans que ces associations nous paraissent impossibles, il est intéressant de souligner comment Galván, en cherchant à justifier les connotations négatives apparues progressivement pour ce terme, nous en révèle l'intensité. Et cela au moment même où *chicano* connaît un nouveau revirement d'emploi, lié à partir des années soixante à des attitudes identitaires revendicatives :

28. Adolescent mexico-américain appartenant à une bande urbaine.

29. Cités par Galván (1973). Ma traduction, comme pour toutes les autres citations, originellement en anglais ou en espagnol.

30. *Ibid.*

Il [le terme *chicano*] évoque un sentiment de fierté dans la culture, la langue et la couleur mexicaines... le mot *chicano* peut être assimilé à l'identification à une cause commune.

Il fait ressortir les efforts actuels des Mexico-Américains pour l'amélioration de leur condition. (*Ibid.*)

Le mouvement chicano est marqué par une nouvelle génération de jeunes qui accèdent maintenant aux universités. Les revues qu'ils fondent à cette période, (E) *El Grito* 'Le Cri', *Aztlán*³¹, se font l'écho des organisations politiques et syndicales dont il a été question plus haut. Le nom de *chicano* adopte une forme anglaise [tʃi'kɑ:nəu], [ʃi'kɛnəu] et il est très vite utilisé par la presse nationale (en anglais) pour parler de ces jeunes militants :

Personne ne représente le sombre passé des *Chicanos*, le présent actif et les possibilités d'avenir mieux que César Chávez.

Times (4 juillet 1969, 17/1).

Gagnant le vote noir pour la première fois dans un premier tour, ainsi que celui des *Chicanos*.

Newsweek (19 juin 1972, 23/3).

Malgré l'intention des organisations *chicanas*, le terme trouvera dans leur engagement même une limite à son extension. Trop connoté par l'activisme de ses défenseurs, il deviendra inapte à représenter une population aux idées politiques variées et se chargera une fois de plus de valeurs négatives. Ainsi, un *Chicano* peut être vu comme :

Un Américain d'ascendance mexicaine insatisfait, dont les idées sur sa place dans le système social ou économique sont considérées en général comme progressistes ou radicales, et dont le discours et les actions sont souvent extrêmes et même violents.

Edward Simmen, op. cit., p. 55-56.

Le terme est ressenti aujourd'hui par ceux qui continuent de le revendiquer comme le seul pouvant les distinguer à la fois des

31. Nom de la ville légendaire d'où seraient originaires les Aztèques et qu'on a essayé de situer en Californie.

Mexicains du Mexique et des Nord-Américains d'ascendance non mexicaine.

Il existe une grande tension au sein de cette population entre ceux qui sont nés au Mexique et se considèrent comme des hôtes de passage aux États-Unis et leurs descendants, nés aux États-Unis, acculturés aux normes générales de la société américaine par la scolarisation, et qui ne se sentent pas obligés par les mêmes liens que la génération des migrants mexicains. [...] Ce groupe de personnes ressent un grand besoin de se différencier en même temps de la société nord-américaine et de leur « culture maternelle » mexicaine, si peu encline à accepter les « fils prodiges ». (C'est un véritable groupe à part, dans la mesure où il est fortement attaché et en même temps fortement discriminé par les deux cultures dominantes « parentes ». Il s'est ainsi créé une remarquable nouvelle culture qui requiert son propre nom et sa propre identité.)

www.azteca.net

Chicano est ainsi souvent utilisé comme un synonyme de *Mexican-American*, mais avec une nuance en plus, comme le montrent les dictionnaires récents d'espagnol mexicain et d'anglais :

Citoyen des États-Unis d'Amérique, d'origine mexicaine, qui milite pour la défense de ses droits sociaux, du travail, culturels et linguistiques en tant que minorité de ce pays.

Lara, 2002, *s/v chicano*.

Une personne née au Mexique ou d'ascendance mexicaine, résidant aux États-Unis (principalement dans les régions annexées en 1848), particulièrement celui qui est fier de ses origines mexicaines et engagé dans l'amélioration de la situation des Mexicains aux États-Unis ; un Mexico-Américain.

Oxford English Dictionary on Line, Oxford University Press, 2005.

C'est cette nuance qui explique le rejet que ce terme connaît encore aujourd'hui par une partie des descendants des Mexicains :

Bien qu'aujourd'hui *Chicano* continue d'être utilisé en rapport avec des concepts positifs tels que fierté raciale/culturelle, autonomie, pouvoir politique et égalité sociale, certains Mexico-Américains sont encore mal à l'aise avec ce terme.

Polkinhorn, 1986, *s/v chicano*.

L'homme ancien Mexica, redéfini par le monde hispanique et le Mexique moderne comme *Mexicano*, se transforme dans son parcours vers le nord en *Chicano*, et réussit à se projeter ainsi dans le prisme multiethnique que se veut la société nord-américaine, dont il fait désormais partie. Le néologisme, en même temps anglais et espagnol ou, devrions-nous dire, *spanglish*, comporte une double face, sonore et sémantique, capable d'intégrer selon les usages, des éléments changeants, modulables.

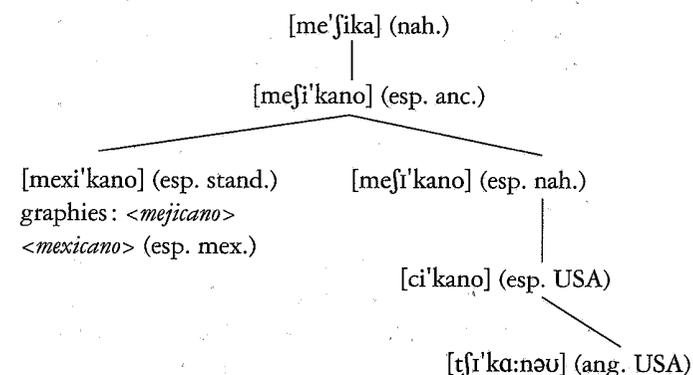


Figure 1. Évolution phonétique : de *mexica* à *chicano*

Ainsi, *chicano*, selon la période, le point de vue, les connotations identifiées, peut englober plusieurs définitions sémiques différentes :

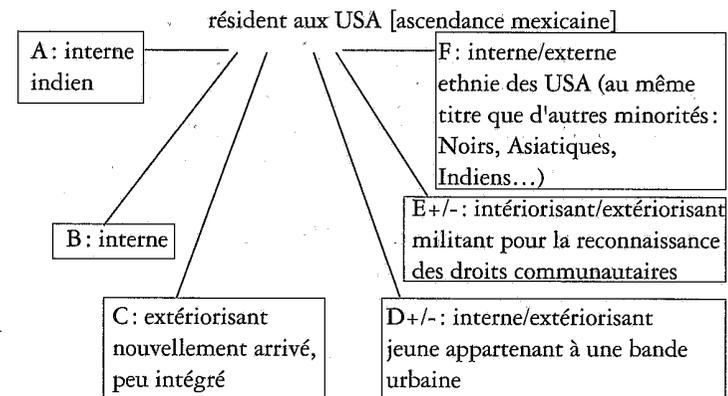


Figure 2. Sémantique de *chicano*

Deux traits stables apparaissent dans la définition sémique du terme étudié: [résident aux USA], [ascendance mexicaine]. Ils constituent le noyau sémantique du signe, mais s'associent à d'autres traits dénotatifs et connotatifs variables, dérivés des usages identitaires du terme: identification interne (auto-désignation) ou externe (la désignation de l'autre, différent de soi); identification intériorisante (englobant d'autres individus que l'on veut identiques à soi) ou extériorisante (rejet de toute identification avec l'autre); à connotations positives (+) et/ou négatives (-). Ces différentes représentations sémiques de *chicano*, bien qu'apparaissant en succession chronologique (de A à F dans la figure 2), peuvent coexister de nos jours, à l'exception de A, confondue aujourd'hui avec B.

4. Le ch au front

Le <x> de (E) *México* 'le Mexique' et (E) *mexicano* 'mexicain', emblématique de l'identité mexicaine au sein du monde hispanique, se mue en <ch> dans son avancée vers le nord. Comme dans *chicano*, d'autres noms identificateurs, (E) *pachuco*, *cholo*, *pocho*, ou même (E) *gabacho*, *gachupín*, présentant tous le phonème palatal affriquée /c/, dénomment des groupes ou des sous-groupes de population en introduisant un trait stigmatisant.

L'écrivain mexicain A. Reyes est l'auteur d'un recueil d'essais³² sur l'identité mexicaine, emblématiquement contenue, selon lui, dans l'ancienne graphie <x> de *México*. Comme le montre le tableau des phonèmes espagnols ci-après, les phonèmes médiévaux /ʃ/ et /z/ se confondent à la fin du Moyen Âge en /s/, qui modifie un siècle plus tard son point d'articulation pour devenir une fricative vélaire sourde /x/. Les anciennes graphies pour /ʃ/, le <x>, et pour /z/, le <j>, s'utilisent alors indistinctement pour les mots comportant désormais le même phonème /x/. C'est seulement au XIX^e siècle que l'Académie limite l'usage de <x> pour la séquence /ks/ et de <j> pour le phonème /x/. Mais tandis que le monde hispanique

32. *La x en la frente*, 1952.

se met à utiliser la graphie *Méjico* selon les nouvelles normes, le Mexique conserve et prône l'usage de la forme ancienne *México*.

Système des stridentes en espagnol à la fin du Moyen Âge et évolution postérieure:

esp. méd.	f	s	z	ts	dz	c	ʃ	ʒ
esp. cast.	f	s		θ		c	x	
esp. mex.	f	s				c	x	

Cette persistance graphique est probablement liée aussi au fait que, encore aujourd'hui, au Mexique, le phonème /x/ se confond parfois avec la variante allophonique de /s/, [ʃ]. C'était le cas du nom *mexicano*, prononcé [meʃi'kano] par des locuteurs indiens, comme nous l'avons vu plus haut.

Avec la transformation de *mexicano* en *chicano*, le <x> identitaire disparaît, mais laisse à sa place le phonème /c/, dont l'emploi dépasse à son tour le plan du signifiant, et représenté par le digraphe <ch>³³.

[ʃ] et [c] apparaissent, en espagnol du Mexique, dans les emprunts aztèques ou d'autres langues indiennes. Ainsi, le phonème des langues tarasques /tʃ/, avec graphie -tz-, est prononcé en espagnol [ts], [s] ou [c]. Les tableaux suivants montrent l'adaptation phonique des emprunts aztèques:

Système des sibilantes en nahuatl (période classique)³⁴

	fricative	affriquée
dentale	s	ts
palatale	ʃ	tʃ

33. D'origine française, adopté en espagnol pour représenter la nouvelle palatale romane au XII^e siècle.

34. Lope Blanch (1967).

Adaptation phonétique des phonèmes nahuatl
en espagnol du Mexique (emprunts)

Nahua	espagnol mexicain
/ʃ/	[x], [s], [ʃ]
/tʃ/	[s], [c], [ts]

Pour la plupart des cas, l'espagnol du Mexique a appliqué aux emprunts nahuatl avec phonèmes /ʃ/ et /tʃ/ les mêmes transformations qu'aux phonèmes espagnols médiévaux correspondants : /S/ > /x/, /ts/ > /s/. Il s'agit dans ces cas d'une hispanisation complète des mots aztèques : (N) *xiotl* [ʃi'otl] > (E) *jiote* [xi'ote] 'cou-de-pied'; (N) *tzopilotl* [tso'pi'tlotl] > (E) *zopilote* [sopi'lote] 'type d'oiseau de proie'. Mais dans certains cas, on peut encore trouver des réalisations phonétiques conditionnées par le substrat : (E) *Quetzalcóatl* [ketsal'koatl], (N) *tsictli* ['tsiktli] > (E) *chicle* ['cikle] 'chewing-gum'. Les sons [ʃ] et [c] apparaissent souvent associés à des termes toponymiques ou anthroponymiques : *Xochimilco* avec son [ʃ] conservé, (N) [pitso'kalko] > (E) *Pichucalco* [picu'kalko]...

Il ressort de ce que nous venons de voir que les sons [ʃ] et [c] peuvent porter, en espagnol mexicain, la trace d'une origine indienne. Présents dans des anthroponymes et des toponymes, ils adoptent une fonction de marqueurs identitaires, aptes à signaler l'identité originaire, le passé indien, mais pas seulement. Nous y reviendrons.

Dans l'espagnol du Sud-Ouest des États-Unis, et plus particulièrement au Nouveau Mexique et en Arizona, la distribution des ces variantes phonétiques fait apparaître des particularités intéressantes :

Espagnol du Sud-Ouest des États-Unis

- [ʃ] – variante phonétique de /c/ dans la conversation rapide et en position intervocalique ;
– emprunt nahua d'introduction ancienne : /ʃa'ʃal/ > esp. S.O. USA [ʃa'ʃal], esp. mex. *jajal* [xa'xal] ;
– variante phonétique de /s/ dans des mots hypocoristiques, en particulier les noms propres : (E) *Vicente* [bi'sente] > ['ʃente].
- [c] – réalisation standard du phonème espagnol /c/ ;
– variante de /s/ dans des emprunts nahua : (N) *cenzuntli* > (E) *sinsonte* [sin'sonte] > (E) *chinchonte* [cin'conte] 'oiseau chanteur' ;
– variante de /s/ dans des noms propres hypocoristiques, en particulier en contact avec /i/ : (E) *Encarnación* [enkarna'sion] > ['ʃon], ['con] ;
– variante des phonèmes anglais /ʒ/ et /tʃ/, surtout avec les noms propres : (A) *Georges* > (E) *Chochis* ['cocis], (A) *Jimmy* > (E) *Chimes* ['cimes], (A) *Charles* > (E) ['cales].

On peut souligner d'un côté l'alternance des sons [ʃ]/[c] dans un certain nombre de contextes et de l'autre leur association à deux types de termes :

- des emprunts (nahuas ou anglais),
- des dénominations identificatrices, les noms propres, surtout lorsqu'on leur associe une valeur hypocoristique.

Si dans le cas des emprunts nahuas en espagnol du Mexique, l'apparition de [ʃ] et [c] dans des toponymes et anthroponymes indigènes pouvait s'expliquer par le caractère conservateur propre à ce type de mots, il n'en va pas de même pour l'utilisation de ces mêmes sons en espagnol du Sud-Ouest des États-Unis. Ici, leur apparition permet l'adaptation d'emprunts et la formation d'anthroponymes, tout en intégrant une charge affective. Dans cette optique, la transformation de *mexicano* en *chicano* n'est rien d'autre qu'une classification anthroponymique dérivée d'un toponyme réinterprété.

Cependant, le phénomène dépasse la possible influence du nahua dans ces choix. En espagnol standard, le phonème /c/, ainsi

que sa variante dialectale [ʃ], occupent une place particulière dans les usages des locuteurs hispanophones en général, au point qu'on a pu leur attribuer des fonctions « phonosymboliques ».

5. Son, sens et innovation

Le phonosymbolisme reconnaît à certains phonèmes une dimension signifiante par un mécanisme non onomatopéique : tandis que dans le cas des onomatopées, le phonème est associé à un concept sonore, à un référent acoustique, dans le phonosymbolisme, le phonème est associé à une idée ou concept non sonore.

Le caractère symbolique de certains phonèmes a été décrit pour l'anglais par Bloomfield, qui en fait par ailleurs une description générale, et pour plusieurs langues par Otto Jespersen. Selon ce dernier auteur, par exemple, le phonème /i/ apparaît dans grand nombre de langues associé aux idées de petitesse, de jeunesse, ou à la rapidité de mouvements. Il entre ainsi dans la formation de diminutifs dans beaucoup de langues différentes.

En espagnol, le phénomène a été décrit par Fernando Lázaro Carreter comme une capacité des sons à évoquer une catégorie non acoustique, mais ayant trait au mouvement ou à une autre caractéristique physique ou morale, souvent défavorable. À propos du son [c], María Moliner (1998, *s/v cb*) écrit :

Le son représenté [par le ch] est hautement expressif ou imitatif, c'est-à-dire qu'il forme des mots qui ne sont pas, ou pas seulement, représentativo-objectifs, mais qui expriment une attitude affective ou intentionnelle du sujet (ils servent surtout à marquer du mépris ou à appeler), ou bien ils imitent ou suggèrent un son, un mouvement, etc.

Plus récemment, J.A. Díaz Rojo s'est intéressé à l'origine du phonosymbolisme en espagnol. Dans le cas du /c/, il répertorie des usages en même temps péjoratifs (ou dysphémistiques) et mélioratifs ou affectifs : ainsi, le *ch* caractérise autant des termes considérés vulgaires, faisant allusion à l'organe sexuel féminin (*chocho, chichi, chiribiqui, chivo, chumino, chirila, chuqui...*), que des appellations hypocoristiques, souvent réservées aux femmes (*Chusa, Chefa, Chus, Merche, Conchi, Chelo, Charo...*), mais aussi possibles

pour les hommes (*Chechu, Chimo, Chendo...*). Ce pouvoir évocateur ambivalent est la preuve, selon Díaz Rojo, que le phonosymbolisme ne dérive pas d'une qualité intrinsèque du son, mais d'un transfert sémantique opéré *a posteriori* :

Par conséquent, nous concevons le phonosymbolisme comme l'évocation d'un concept au moyen d'un son, non directement, mais comme le résultat de l'intervention au préalable de phénomènes en rapport avec le transfert sémantique.

Toujours selon cet auteur, l'usage fréquent du *ch* par et pour les enfants dans une variété de langue spécifique (ou *babytalk*)³⁵ aurait permis un transfert affectif vers le phonème qui, plus tard, exploitera cette charge affective sous son double versant, positif et négatif.

Il est nécessaire, à mon sens, de relier ces exemples à valeur phonosymbolique avec l'ensemble du lexique espagnol présentant ce même son. Une étude des termes de l'espagnol standard avec [c] montre qu'ils peuvent se regrouper en trois types :

1. termes patrimoniaux, d'origine latine : la palatale affriquée est une création romane régulière à partir du latin et suit les lois phonétiques décrites dans la formation de l'espagnol : latin *octu(m)* ['oktu] > (E) *ocho* ['oco] ;
2. emprunts de langues étrangères en contact avec l'espagnol : la palatale affriquée est une adaptation phonique d'un phonème palatal fricatif ou affriqué. Exemple : *cheslón* [ces'lon], du français 'chaise longue' ;
3. formations expressives par invention ou modification d'un terme préexistant : *chicha* ['cica] 'chair', dans le langage des enfants.

Les types 2 et 3 ne répondent pas aux lois phonétiques diachroniques de l'espagnol, ils représentent des cas d'innovation dans lesquels les locuteurs mettent en œuvre des principes spécifiques. Antoine

35. J. A. Díaz Rojo ne propose aucun exemple de ce [c] typique du *babytalk*. Nous pensons à des cas comme *chi* à la place de *sí*, 'oui', ou *tengo chueño* pour *tengo sueño*, 'j'ai sommeil'... Dans ces exemples, le son [c] apparaît comme une variante du phonème /s/.

Meillet proposa l'existence d'un mini-système phonique, parallèle au système général, qui fonctionnerait selon des principes différents et qui serait à l'origine des irrégularités phonétiques.

S'inspirant de cette hypothèse, Y. Malkiel postule une pluralité de mini-systèmes concomitants qui agiraient de façon particulière dans les cas des emprunts, des termes avec dissimilations et des termes à valeur phonosymbolique, entre autres. Ainsi, si la tendance en espagnol est de conserver le s- initial latin, l'apparition de cas qui contredisent cette règle illustrerait des mini-systèmes phoniques à l'œuvre, dans le cas des arabismes, par exemple, ou de mots d'origine latine ayant intégré une charge phonosymbolique : *sin* arabe : esp. méd. *çaga* /'tsagal (esp. mod. *zaga* /'θagal) 'arrière' ; lat. *sibilare* > (E) *silbar* 'siffler', *chiflar* 'aimer à la folie', *chillar* 'crier'.

Il est intéressant de constater la proximité du traitement réservé aux emprunts et aux termes avec charge phonosymbolique dans les exemples étudiés par Malkiel. Comme si ces mini-systèmes alternatifs à l'évolution générale réunissaient des éléments méritant une caractérisation à part. Ce regroupement, nous l'avons vu, s'effectue également en espagnol contemporain, au Sud-Ouest des États-Unis. Cela suggère qu'emprunt et charge phonosymbolique sont des éléments pouvant se recouper et se conditionner mutuellement. L'emprunt provoque l'apparition dans la langue d'une « irrégularité » sur un double plan : d'un côté, par son phonétisme étranger exigeant un processus d'adaptation ; de l'autre, par son sémantisme spécifique et nouveau, au moins en partie, pour la langue emprunteuse. L'emprunt est donc porteur sur un double niveau phonique et sémantique d'une charge particulière. Il n'est pas étonnant que des phénomènes de phonosymbolisme aient pu se développer à partir de certains emprunts, particulièrement favorables aux extensions expressives.

L'élément phonique [c] dans *chicano*, difficile à expliquer par les lois de l'évolution phonétique régulière de la langue espagnole, fait partie de ces cas à part, de ces mini-systèmes, que les locuteurs d'une langue conforment au cours des siècles. Rien d'étonnant à cela, si l'on considère son origine d'emprunt suite à une situation de contact (nahuatl *Mexica* > espagnol *mexicano* > locuteurs

plurilingues nahua/espagnol ou espagnol/anglais *chicano*), si l'on considère également sa parenté, en tant que gentilice, avec les noms propres, avec lesquels il partage une fonction identificatrice qui s'accompagne souvent, comme nous l'avons vu, de développements hypocoristiques et de transferts phonosymboliques.

Identifier n'est pas « juste » nommer ; la formation de termes identificateurs et, à plus forte raison, de termes identitaires, tels que *chicano*, repose sur des principes spécifiques d'innovation linguistique, à nature multifactorielle, qui constituent des sous-ensembles lexicaux (et probablement aussi grammaticaux) de type irrégulier. Cette irrégularité est la trace même de leur portée identitaire.



Bibliographie

- ACUÑA, Rodolfo (2000). *Occupied America: A History of Chicanos*. New York: Longman (4^e éd.).
- ALVAR, Manuel (1987). *Léxico del mestizaje en Hispanoamérica*. Madrid: Ediciones Cultura Hispánica.
- BLOOMFIELD, Leonard (1933). *Language*. New York: Holt & Company.
- CAMARILLO, Albert (1979). *Chicanos in a Changing Society: From Mexican Pueblos to American Barrios in Santa Barbara and Southern California, 1848-1930*. Harvard: Harvard University Press.
- DÍAZ ROJO, José Antonio (2002). El fonosimbolismo: ¿propiedad natural o convención cultural? *Tonos Digital*, n° 3.
- ELIZONDO ELIZONDO, Ricardo (1996). *Lexicón del Noreste de México, Monterrey*. México: ITESM, Fondo de cultura económica.
- ESPINOSA, Aurelio (1930). *Estudios sobre el español de Nuevo Méjico*, vol. I: Fonología. Buenos Aires: Universidad de Buenos Aires.
- GALVÁN, Roberto A. (1973). Chicano, vocablo controvertido. *Thesaurus*, Boletín del Instituto Caro y Cuervo, n° XXVIII.
- GALVÁN, Roberto A. et TESCHNER, Richard (1985). *El diccionario del español chicano/The Dictionary of Chicano Spanish*. Lincolnwood: National Textbook Company.
- JESPERSEN, Otto (1933). *Symbolic Value of the Vowel. Linguistica. Selected Papers in English, French, and German*. Copenhagen: Levin and Munksgaard.
- JONES, Check (1989). *Chuck Amuck: The Life and Times of an Animated Cartoonist*. New York: Farrar, Straus, and Giroux.
- LABOV, William (2001). *Principles of Linguistic Change. Vol. II: Social Factors*. Malden, MA: Blackwell.
- LARA RAMOS, Luis Fernando (dir.) (2002 [1996]). *Diccionario del español usual en México*. México: El Colegio de México.
- LÁZARO CARRETER, Fernando (1968). *Diccionario de términos filológicos*. Madrid: Gredos.
- LOPE BLANCH, Juan Antonio (1967). La influencia del sustrato en la fonética del español de México. *Revista de filología española*, n° 50, 1/4: 146-161.
- LUCKERT, Karl W. (1984). Coyote in Navajo and Hopi Tales. In Berard Haile, *Navajo Coyote Tales. The American Tribal Religions*, vol. VIII. Lincoln and Londres: University of Nebraska Press.
- MALKIEL, Yakov (1994). Regular sound development, phonosymbolic orchestration, disambiguation of homonyms. In Leanne Hinton, Johanna Nichols et John J. Ohala (dir.), *Sound Symbolism*. Cambridge, Cambridge University Press: 207-221.
- MITHUN, Marianne (1999). *The Languages of Native North America*. Cambridge: Cambridge University Press.
- MEIER, Matt S. et RIVERA, Feliciano (1972). *The Chicanos: A History of Mexican Americans*. New York: Hill and Wang.
- MEILLET, Antoine (1931). Compte rendu de Wahlgren, 1930. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n° 2: 113-114.
- MEILLET, Antoine (2003). Migrations: États-Unis-Mexique, terres d'accueil. *Les Cahiers ALHIM*, n° 7.
- MOLINER, María (1998, 2^e éd.). *Diccionario de uso del español*. Madrid: Gredos.
- MONNET, Jérôme (1994). *Le Mexique*. Paris: Nathan.
- NOVA, Himilce (2003). *Latino History*. New Cork: Plume.
- PARKES, Henry B. (1971). *Histoire du Mexique*. Paris: Payot.
- POLKINHORN, Harry, VELASCO, Alfredo et LAMBERT, Malcolm (1986 [1983]). *El libro de caló. The Dictionary of Chicano slang*. Mountain View: Floricanto Press.
- REYES, Alfonso (1952). *La x en la frente: algunas páginas sobre México y lo mexicano*. Mexico: Porrúa y Obregón.
- ROSENBLAT, Angel (1963). *Fetichismo de la letra*. Caracas: Universidad Central de Venezuela.
- SANTAMARIA, Francisco J. (1992, 5^e éd.). *Diccionario de Mejicanismos*. Mexico: Editorial Porrúa.
- SIMMEN, Edgard (1972). Chicano: Origin and Meaning. In *Pain and Promise. The Chicano Today*. New York/Notario: The New American Library: 53-56.
- TAKAKI, Ronald (1993). *A Different Mirror: A History of Multicultural America*. Boston/New York/Londres: Little, Brown, and Company.
- VAGNOUX, Isabelle (2003). *Les États-Unis et le Mexique. Histoire d'une relation tumultueuse*. Paris: L'Harmattan.
- WEINBERG, Albert K. (1979 [1935]). *Manifest Destiny: A Study of Nationalist Expansionism in American History*. New York: AMS Press.
- WRIGHT, Esmond (1995). *A History of the United States of America. Vol. II: An Empire for Liberty*. Oxford/Cambridge, Mass.: Blackwell.